

Les gars de la « Légion Zelen

Engagés. Des volontaires du monde entier sont venus se battre contre les Russes aux côtés des Ukrainiens.

PAR ROMAIN GUBERT, ENVOYÉ SPÉCIAL À LVIV

La minuscule chambre de David et de Hans* sent la chaussette et la transpiration. Les deux jeunes hommes – ils n'ont pas 30 ans – ont passé la nuit dans deux lits côte à côte à grignoter des gâteaux secs. Ils plaisantent en attendant le minibus qui doit les emmener à la « base », à quelques dizaines de kilomètres de là. Hans, l'Allemand, est une sorte d'ogre. Il mesure 2 mètres, carrure de déménageur, rire gras, piercing à l'oreille. David, lui, est du genre freluquet. Il habite un corps d'adolescent et, sans être psychologue, il est difficile de ne pas imaginer que les grosses moustaches qu'il laisse envahir son visage cherchent à masquer son allure frêle. Le parquet est défoncé, les ampoules, capricieuses. L'hôtel (on nous a demandé de ne pas donner son nom, pour éviter un bombardement russe), qui fut un palace à l'époque soviétique, n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est dans cet étrange endroit, non loin du centre de Lviv, dans l'ouest de l'Ukraine, où chaque pas semble ébranler l'immeuble de six étages, que l'armée ukrainienne loge certains volontaires qui souhaitent s'engager dans la Légion internationale.

L'officier ukrainien qui les a accueillis n'a pas fait attention à leurs histoires respectives et leur a dit : « Un Allemand et un Américain, ça doit aller ensemble. » Hans et David ont donc partagé la même chambre un peu par hasard et en rigolent





Réserve. Lviv, le 9 mars. Ces vétérans de l'armée américaine ont répondu à l'appel du président Volodymyr Zelensky. Certains d'entre eux camouflent leur visage pour ne pas risquer d'être reconnus par leur unité aux États-Unis.

encore. Ce serait le début d'un roman que l'on peinerait à y croire. Hans, qui ne veut rien dire de son passé militaire, de sa ville natale, ni montrer les tatouages que l'on aperçoit sous son tee-shirt, ne se lâche que pour évoquer son histoire familiale. *« Mon grand-père est venu à Lviv pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y a passé deux ans. Il portait l'uniforme allemand et n'a jamais raconté ces années-là à mon père. Mais tout le monde dans la famille sait que ce qu'il y a fait n'est pas glorieux. »* Pendant l'occupation allemande, des dizaines de milliers de juifs de la région ont été raflés, déportés et exterminés dans les camps de la mort ou lors de la « Shoah par balles ». On n'en saura pas beaucoup plus. Il est venue battre pour l'Ukraine après avoir abandonné un *« job débile »*. En écoutant l'histoire du grand-père allemand, assis sur une couverture aux mille peluches et aux motifs criards, David sourit une fois de plus. Ce juif new-yorkais pratiquant porte une casquette en guise de kippa et des tsitsits, ces petits fils blancs qui pendent le long de son pantalon. *« Mes grands-parents viennent eux aussi de Lviv! Quand tout cela sera fini, j'irai voir si la maison de leur enfance est encore debout. Ils ont eu la chance de ne pas croiser le grand-père de Hans: ils étaient tailleurs et ont émigré aux États-Unis en 1937 à cause des pogroms. »*

« Question d'honneur ». David a la double nationalité israélienne et américaine. Il a effectué trois ans de service militaire au sein de Tsahal, l'armée israélienne, comme ingénieur balistique. Il gagne très bien sa vie à Manhattan dans la finance. *« J'ai moi aussi tout planté pour venir ici. Mon histoire familiale est peut-être mon moteur. Mais je ne me voyais pas regarder les événements sur Twitter en attendant que ça se passe, ■■■*

■■■ alors que j'ai servi dans la meilleure armée du monde. C'est une question d'honneur. » Il montre une pochette dans laquelle tout son dossier militaire est consigné. Il ne sait pas encore de quels armements l'armée ukrainienne dispose et cela l'inquiète. « Je n'ai pas le profil pour crapahuter dans la boue et tirer à la kalachnikov dans des combats de rue. Je ne m'engagerai que si mes compétences en balistique sont utiles », annonce-t-il. Un officier ukrainien passe une tête pour annoncer un départ imminent vers la « base », où la motivation et le pedigree des aspirants soldats sont passés au peigne fin. « Capitaine, l'interpelle David, qui s'inquiète en observant certaines des recrues, qui ont l'allure de Rambo, vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur : je suis un opérateur qualifié sur batterie sol-air ! Pas du tout un commando. » Avec un anglais approximatif, l'officier tente de le rassurer : « Vous direz tout ça sur la base. Ils regarderont vos papiers avant de vous envoyer au combat. Ne vous inquiétez pas ! » L'officier est radieux. Ce matin encore, son minibus est plein de ces candidats désireux de rejoindre l'unité créée par Volodymyr Zelensky. Après l'appel du président ukrainien – « Si vous avez une expérience du combat et que vous ne voulez plus regarder l'indécision de vos responsables politiques, vous pouvez venir dans notre pays pour défendre l'Europe » –, le projet a pris corps en quelques jours. Un site Internet officiel a été créé pour préparer l'arrivée de ces étrangers, ainsi qu'un parcours en sept étapes offrant « une expérience intense ». Selon les autorités ukrainiennes, la Légion compte déjà



20 000 combattants de 52 pays. Aux postes-frontières avec la Pologne ou à la gare de Lviv, il est fréquent de croiser ces volontaires, souvent vêtus de treillis et de rangers, qui font le chemin inverse de celui des 50 000 réfugiés arrivant quotidiennement dans la ville. Tout est mis en place pour leur faire bon accueil. Au poste-frontière de Medyka, une guérite, tenue par un militaire ukrainien, a été installée pour faire un premier tri et acheminer les candidats. Mi-mars, trois semaines après le début du conflit, *Le Point* a ainsi constaté qu'en deux heures une quinzaine de volontaires, pour beaucoup anglo-saxons, y ont été pris en charge.

Dans le même minibus que David et Hans, deux Géorgiens, un Britannique et un Français – ancien de la Légion étrangère qui, une fois cette mention faite de son passé militaire et de sa bonne connaissance des ruelles de Calvi (où est situé le 2^e régiment étranger de pa-

Motivés. Lviv, le 15 mars. Adele et David (de dos) viennent d'Afrique du Sud, Alexander Elisashvili et Irakli Jugeli (de face, de g. à dr.), de Géorgie. Adele, jeune prof d'anglais, voulait intégrer le bataillon de volontaires « pour défendre le monde libre ». Jugée trop inexpérimentée par un officier, elle a été dirigée vers la Croix-Rouge.

rachutistes), ne décroche plus un mot. « Je ne suis pas ici pour parler à un journaliste. » L'un des deux Géorgiens est beaucoup plus prolix. Il est élu au Parlement de son pays. Député de Tbilissi, Alexander Elisashvili, 44 ans, a déjà porté les armes en 2008 contre la Russie, lorsque celle-ci a envahi le nord de son pays. Il a quitté sa femme et ses deux enfants en quelques heures. « Mon fils de 16 ans m'a dit : "Je veux aller faire la guerre avec toi." Je lui ai expliqué que ce n'était pas un jeu et que si je ne revenais pas, ce serait à son tour de défendre notre terre. » En venant se battre, il ne cherche pas à se faire mousser ou à faire un « coup » politique. « Notre pays est déjà en guerre avec la Russie, ma démarche est celle d'un patriote, rien de plus. Dans quelques jours, je couperai mon Facebook et mon téléphone et j'aiderai les Ukrainiens, une arme à la main, à se débarrasser de Poutine. Quand on en aura fini avec cette ordure, il sera temps de rentrer libérer le pays. » S'il espère rejoindre le bataillon géorgien de volontaires intégré au sein des forces armées ukrainiennes, Alexander Elisashvili confie qu'il fera « ce que les officiers ukrainiens [lui] diront de faire. Dans quelques jours, je ne serai plus un parlementaire d'un pays ami, mais un simple soldat ».

Ideaux. Sur le parvis de l'hôtel, deux jeunes Sud-Africains, un garçon et sa compagne qui n'ont pas 25 ans, regardent le petit groupe avec lequel, la veille, ils ont passé la soirée, embarquer dans le minibus. Ils semblent un peu impressionnés, déçus, épuisés, mais aussi comme galvanisés par l'aventure qu'ils sont en train de vivre. C'est la première fois qu'ils quittent leur pays. Hier encore, ils se voyaient à Kiev, une kalachnikov à la main. « En trois jours, nous avons effectué un périple rocambolesque. Il a fallu jouer au chat et à la souris avec la police sud-africaine car la loi sur les mercenaires est très stricte et on s'est fait repérer en se présentant à l'ambassade d'Ukraine à Pretoria. Ensuite, à l'aéroport de Londres, un douanier nous a fait la morale en nous expliquant que nous devons rentrer

Mercenaires ou « soldats » ?

Comme la plupart des pays « amis » de l'Ukraine, la France ne cautionne pas la création de la Légion internationale « Zelensky ». Mais tant que les volontaires combattent au sein de l'armée ukrainienne en signant un contrat et que leur traitement n'excède pas celui d'un combattant ukrainien, la justice

ne peut rien contre eux. La loi de 2003 relative à l'activité de mercenaire ne s'applique pas. En revanche, il est interdit aux militaires d'active de s'engager. La police française a ainsi interpellé une dizaine de légionnaires français (d'origine ukrainienne) qui portaient rejoindre leur pays ■



chez nos parents. À la frontière polonaise, nous avons failli être refoulés car nous avons fait le voyage avec des types bizarres venus d'Allemagne qui étaient ivres et criaient qu'ils voulaient "tuer des Russes". Les Ukrainiens ne les ont pas laissés entrer.»

Prof d'anglais, Adele pensait pouvoir intégrer l'armée ukrainienne « pour défendre le monde libre ». Mais après un court entretien avec un officier, elle a été priée de faire son sac à dos et de libérer sa chambre. « Les Ukrainiens nous ont donné l'adresse de la Croix-Rouge en nous disant que nous serions plus utiles là-bas. Ça change un peu le projet, mais on va aller voir. » Chargé d'encadrer ces volontaires à leur arrivée à Lviv, de les sonder et de jauger leur expérience militaire avant de les envoyer sur une base dont la localisation est tenue secrète, le capitaine Stefan, officier de renseignement, dissuade ceux qui n'ont aucune expérience du combat. « C'est la guerre. Cette Légion a une vraie utilité si elle regroupe des combattants opérationnels, explique-t-il. Un soldat prêt au combat,

ça se remarque tout de suite, à ses mains, aux mots qu'il emploie, à son attitude et à son regard. Il n'est pas question de nous mettre en danger avec des novices, des amateurs de séries Netflix qui se prennent pour des héros ou des skinheads dérangés. » Il sourit en regardant les deux jeunes Sud-Africains, qui se tiennent la main. « Ils n'ont jamais entendu le son d'un fusil. Leur démarche est respectable puisqu'ils viennent nous aider. Mais, franchement, on n'a pas le temps de former des gens comme eux. En plus, ils ont l'air en couple... Je me demande ce qu'ils viennent chercher ici. Ils seront plus utiles pour donner des cours d'anglais aux réfugiés. Ou pour organiser des manifestations en solidarité avec l'Ukraine depuis leur pays. »

Une fois sur la base, les recrues sont évaluées pendant quelques jours. « Ce n'est pas parce que vous avez servi dans l'armée de votre pays il y a dix ans que vous êtes en état de rejoindre une section de combat, raconte le capitaine Stefan. On ne cherche pas de la chair à canon mais des compétences. Certains savent se servir d'"outils" donnés par des pays

Recrues. Irakli Jugeli, 42 ans, vient de Géorgie. Dans sa chambre d'hôtel de Lviv, le 15 mars, il prépare son sac à dos avant de rejoindre la base d'entraînement, dans un lieu tenu secret. Selon les autorités militaires ukrainiennes, la Légion compte déjà 20 000 combattants issus de 52 pays.

amis mais que les soldats ukrainiens ne savent pas encore utiliser. »

À le croire, les volontaires seraient aussi testés sur leur « éthique ». « Ils doivent respecter le code de la guerre. Poutine utilise des barbares avec ses milices venues de Tchétchénie qui pillent et violent. Nous, nous défendons notre terre avec honneur, pas avec des fous furieux. Il faut aussi éviter une infiltration par les Russes et vérifier que le volontaire n'est pas un informateur. » Après quelques jours, le légionnaire signe un contrat « valable pendant toute la durée de la loi martiale », renonce à d'éventuelles permissions et perd tous ses grades antérieurs en échange d'une solde de 470 euros. Il est placé sous l'autorité d'un officier ukrainien qui parle anglais, même si la « Légion Zelensky » compterait aussi des sections composées exclusivement de Biélorusses, opposants au dictateur Loukachenko, ou de Polonais et de Baltes. Certaines unités de combat sont formées d'Ukrainiens double nationaux. Parmi eux, de nombreux Canadiens (ils seraient près de 500) ou des Français passés par la Légion ou d'autres prestigieux régiments de l'armée française.

En secret. Le colonel Anton confirme : « Un soldat ne se fait pas en trois jours, une section de combat non plus. On ne sépare pas des gens qui ont l'habitude du terrain ensemble, qui possèdent les mêmes codes et les mêmes réflexes. À condition qu'ils obéissent aux ordres. » Force de la nature un peu bourru, le colonel se ferme lorsqu'on lui demande de détailler les opérations où leurs unités ont été impliquées. « Ceux qui racontent leurs exploits sur les réseaux sociaux ne combattent pas. C'est évidemment interdit, assure-t-il. Ceux qui n'ont pas été sélectionnés sont renvoyés à la frontière. » Ce n'est pas exact : à côté de l'armée ukrainienne, des groupes paramilitaires recrutent ouvertement des volontaires étrangers. C'est la filière qu'a privilégiée un groupe de cinq Américains rencontré à Lviv. Tous ont passé quelques années dans l'armée américaine. L'un d'eux, « en permission », appartient ■■■

« J'ai tout planté pour venir. Je ne me voyais pas regarder les événements sur Twitter en attendant que ça se passe. » David, israélo-américain

■■■ encore à la garde nationale d'un État dont il tait le nom par peur d'être considéré comme déserteur. Ces Américains confient qu'ils attendent leur « correspondant » non loin d'un immeuble connu pour abriter un petit parti ultranationaliste de Lviv qui, il y a quelques années, a fait le coup de force dans le Donbass pour enrayer l'avancée des milices prorusses. « On nous a demandé de garder le silence sur notre destination finale. »

Embarras diplomatique.

Comme d'autres agences de renseignement, les services français, à commencer par la DGSI, s'inquiètent de l'arrivée de plusieurs militants d'ultradroite français dans ces groupes paramilitaires. Les diplomates occidentaux installés à Lviv tentent de dissuader ces « volontaires », qu'ils soient intégrés à l'armée ou dans des groupuscules. « Si la mort au combat d'un volontaire européen est rendue publique, les Russes vont en profiter et dire que nos forces spéciales participent au combat. Il va aussi falloir rapatrier les corps, gérer les familles. On n'a pas besoin de ça en ce moment », s'inquiète l'un d'eux.

Avec son chapeau tyrolien, sa veste de cuir et sa barbe fournie, Pierre Kastner-Kysilenko ressemble à un hussard de Napoléon un peu perdu dans une guerre qui n'est pas la sienne. Il s'amuse de nos questions. Malgré son allure, ce n'est pas un de ces « touristes » que l'on peut rencontrer dans les pires endroits du monde. Il n'est pas là par romantisme ou voyeurisme et connaît le combat. Il n'est pas de ces excités de l'ultradroite et a même longtemps milité chez les Verts. Ce capitaine de réserve de l'armée française de 37 ans, diplômé de Sciences Po, a suivi plusieurs formations à Saint-Cyr Coëtquidan et dispose de compétences sur lesquelles il reste discret. À ce titre, il est rappelé par le ministère de la Défense pour des missions pon-



tuelles, récemment au Mali. « Mais, aujourd'hui, je suis civil, tient-il à préciser pour éviter toute ambiguïté. Personne ne m'a demandé de venir. J'assume seul la responsabilité de cette présence. Si j'avais un quelconque lien avec l'armée française en Ukraine en ce moment, je ne serais pas en train de vous parler. » Pierre a sauté dans un train Cracovie-Lviv quelques jours après les premiers bombardements. Son moteur n'est pas l'indignation mais son histoire familiale. Ses grands-parents maternels, ukrainiens, se sont installés en Alsace peu après 1945. Adolescent, il a passé plusieurs étés à Odessa. Il nous montre ses photos de famille. L'été dernier, il a fait visiter le pays à sa fille de 14 ans. « Je n'ai qu'un regret, je parle mieux le russe que l'ukrainien... Or je ne risque pas vraiment de me servir de mon russe dans les prochaines semaines... » Consultant et entrepreneur, il a laissé tomber son costume et préparé 60 kilos de matériel destinés à son cousin, un militaire qui défend Kiev et dont il prend des nouvelles à chaque instant. « Je lui ai fait passer un pack médical, des treillis... De quoi tenir le siège. » Il s'inquiète pour une de ses tantes qui vit à Marioupol, que les Russes

Aguerri. Le Français Pierre Kastner-Kysilenko, 37 ans, ici le 8 mars, à Yavoriv, attend de rejoindre la base. Une fois sur place, ses motivations et son parcours seront évalués. Ce capitaine de réserve de l'armée française a déjà effectué des missions au Mali et au Liban. « Mais, aujourd'hui, je suis civil. Personne ne m'a demandé de venir. »

Scannez ce QR code pour voir la vidéo et lire le reportage de Romain Gubert, envoyé spécial à Lviv : Ukraine, cette armée qui étonne le monde.



bombardent sans discontinuer. « Sa fille est morte en 2015 dans le Donbass lors d'un bombardement russe. J'imagine sa terreur aujourd'hui. »

Après un entretien avec des officiers ukrainiens, ce Français a finalement préféré ne pas s'engager. Il a pourtant été séduit par ce qu'il a vu sur la base de Yavoriv : « Cette brigade n'est pas un gadget. Les types sont bien entraînés, bien équipés. Il y a des ex-paras britanniques. Un Brésilien qui parle français, sans doute un ancien de la Légion étrangère. » Pierre Kastner-Kysilenko l'a échappé belle. Quarante-huit heures après son passage sur la base, celle-ci n'est plus qu'un amas de gravats. C'est là, à une vingtaine de kilomètres de la frontière polonaise, qu'une partie de l'aide militaire apportée par les pays européens et les États-Unis était stockée et que les combattants de la « Légion Zelensky » s'entraînaient. Le 13 mars, une trentaine de missiles russes y ont fait au moins 35 morts (dont 1 Français, selon nos informations) et 150 blessés.

Renoncement. La plupart des volontaires sont encore sous le choc. Certains ont tout de même rejoint un nouveau centre d'entraînement dont la localisation, toujours à proximité de Lviv, est tenue secrète. D'autres ont jeté l'éponge. « Le matin du bombardement, un officier nous a dit : "Ceux qui veulent partir sont libres de rentrer chez eux", raconte un Français alors présent sur place. J'ai déjà été sous le feu mais jamais sous un bombardement. J'en tremble encore. Ça m'a remis les idées en place. Cette guerre n'est pas la mienne. » Depuis, sur les sites Facebook de volontaires français (plusieurs milliers d'inscrits) qui, il y a encore quelques jours, faisaient l'apologie des combats de l'Ukraine et postaient des vidéos d'opérations commandos où l'on voyait des chars russes éventrés, les commentaires ont changé de ton. « Ne partez que si vous êtes prêts à perdre la vie. Ne partez pas si vous n'avez pas d'expérience du combat. C'est vraiment la guerre, là-bas ! » ■

* À leur demande, leurs prénoms ont été changés.

« On ne cherche pas de la chair à canon mais des compétences. » Le capitaine Stefan